

Avoir peur des hommes, les détester

Isabelle Boisclair

Numéro 332, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96811ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boisclair, I. (2021). Compte rendu de [Avoir peur des hommes, les détester]. *Liberté*, (332), 57–59.



Avoir peur des hommes, les détester

Isabelle Boisclair

J' ai peur des hommes.

Moi les hommes, je les déteste.

Ces deux énoncés qui semblent se répondre, tous deux ancrés dans une subjectivité affirmée, ne sont pas tirés d'un dialogue. Ce sont là les titres de deux essais féministes parus en 2020. Le premier, publié aux Éditions du remue-ménage, est signé par Vivek Shraya, une femme trans, écrivaine et artiste d'origine indienne, présenté dans une traduction d'Arianne Des Rochers et de Kama La Mackerel. Le second est signé par Pauline Harmange, une féministe française. Paru initialement chez Monstrograph, il a été repris au Seuil devant la forte demande créée par un appel à l'interdiction du livre, suivant la logique classique de l'effet de scandale : le petit livre à la destinée confidentielle est maintenant diffusé très largement. Mais de quoi les femmes ont-elles peur ? Pourquoi détestent-elles les hommes ?

Si les femmes ont peur, ce n'est pas parce qu'elles sont de petites choses qu'il faut protéger, mais bien parce que certains hommes sont dangereux ou potentiellement dangereux. Elles vivent sous une menace

Vivek Shraya
J'ai peur des hommes
 Traduit de l'anglais par
 Arianne Des Rochers
 et Kama La Mackerel
 Remue-ménage, 2020, 90 p.

Pauline Harmange
Moi les hommes,
je les déteste
 Monstrograph, 2020, 92 p.

qui sature l'espace où elles marchent, où elles travaillent, voire où elles habitent.

Dans le cas de Shraya, cette peur est ancrée dans son parcours de femme trans. Alors qu'elle est un garçon, puis un jeune homme aux allures fragiles, l'impression de ne jamais convenir l'habite ; pas suffisamment musclée aux yeux des hommes gais, trop mince pour les hommes hétéros qui la perçoivent comme gaie : « Dans les deux cas, ma minceur amplifie ma féminité, qui est perpétuellement perçue comme un trait répugnant à éradiquer. » Ainsi, elle a introjecté la peur des hommes avant même de devenir une femme ; cette peur l'a conduite à se détester parce que jugée trop féminine, à vouloir éteindre cette part de féminin qui la constituait. Puis, cette féminité assumée et revendiquée, la peur ne s'efface pas ; elle se voit plutôt redoublée : « Quelle ironie cruelle que d'avoir enduré deux décennies d'humiliation parce que j'étais trop féminine pour me faire dire maintenant que je ne suis pas assez. »

Parce qu'elle craint cette féminité queer, la masculinité menace à son tour ce qui la menace : les filles

délurées qui ne se restreignent pas aux sentiers désignés, les filles qui ne se laissent pas faire, les filles qui ont pleine possession de leur corps et disent parfois non, dérochant aux hommes les supports sur lesquels repose leur masculinité virile. Et, bien sûr, les femmes qui ont jadis porté un prénom masculin. Alors, ils frappent, violentent. De ça, toutes les femmes ont peur. Cette peur organise leur quotidien, d'autant que leur en sont constamment rappelées les raisons, les actualités rapportant jour après jour les violences faites aux femmes. Dès lors, cette peur oriente diverses stratégies : ménager les hommes, éviter de les choquer, manifester de l'admiration à leur endroit. Somme toute, adopter une posture de soumission. Partant, on peut se demander « à quel point cette reconnaissance [accordée] aux hommes », fût-elle motivée par la peur, « contribue [...] à leur réussite en général ». Car la déférence accordée aux hommes, si elle découle d'un réflexe visant à se prémunir contre leur violence, constitue un profit brut à leur avantage. Pour éviter qu'ils se fassent menaçants, les femmes doivent se montrer en « quête perpétuelle de gentillesse de la part des hommes » ; il faut se faire *aimables* – comme on dit *baisables*, tiens. Selon le Trésor de la langue française informatisé, le suffixe *-able* se définit par la tournure active « que l'on peut ». Ici, le genre du « on » est clairement déterminé. Les femmes ont le fardeau de contenir leurs potentiels agresseurs.

Bien qu'elle parle depuis son point de vue de femme trans, Shraya soulève une configuration que connaissent toutes les femmes : les hommes imposent leurs règles et n'imaginent pas que les femmes puissent avoir des volontés ou des désirs autres et un espace pour les exprimer. Pour Shraya, la masculinité doit se trouver de nouvelles marques pour apprendre à entretenir des relations plus saines et plus égalitaires aussi bien avec les hommes peu masculins (gais ou pas) qu'avec les gais, les femmes, les lesbiennes et les personnes trans. C'est beaucoup de boulot. S'il y a tant de travail, c'est que certains procrastinent depuis trop longtemps. Certaines questions que lance l'autrice sont autant de pistes de réflexion : « [À] quel point la sexualité est-elle façonnée par l'expérience de la violence masculine pendant l'enfance ? À quoi ressemblerait le désir si la sexualité ne se construisait pas de pair avec ces expériences [de violence] » ?

La première partie s'adresse à un « Toi » multiplié, convoquant différents hommes que Shraya a côtoyés. C'est l'occasion de dérouler une suite d'agressions, de micro-agressions et d'humiliations, et d'offrir une justification simple au titre : « J'ai peur des hommes parce que ce sont eux qui m'ont appris à avoir peur. » Expériences vécues : insultes, crachats, menaces de coups, trahisons, etc. Ce sont bien les hommes qui créent un climat de peur : les femmes ne naissent pas peureuses, elles le deviennent. Dans la deuxième partie, intitulée « Moi », l'autrice expose avec lucidité sa propre masculinité intériorisée, inculquée durant l'enfance, qui l'a conduite, elle aussi, alors jeune adulte masculin, à manifester le comporte-

ment attiré du mâle, à profiter des prérogatives qu'il octroie, pour mieux en révéler le caractère insidieux. Cette partie est l'occasion pour Shraya d'évoquer sa quête éperdue du « bon gars », puis son éveil face à ce fantasme, qu'il faut abandonner : « [L]'homme bon est une fiction ». Depuis sa position singulière de trans-fuge de genre, elle nous invite à voir que les critères définissant le prototype du « bon gars » ne trahissent en fait qu'une décence minimale. Voilà le nœud : ayant internalisé la peur des hommes, les femmes, cis et trans, affichent la soumission pour ne pas les « provoquer » et, comble du paradoxe, cherchent souvent à les protéger en amenuisant certains de leurs travers : *c'est quand même un bon gars*.

Ce sont peu ou prou les mêmes raisons qui conduisent Pauline Harmange à détester les hommes : leur infatuation. Parce qu'ils sont des hommes, ils se comportent comme des hommes, pourrait-on dire, et cela semble impliquer de déconsidérer les femmes. Si Shraya clame sa peur, Harmange proclame sa détestation des hommes, celle-ci répondant à leur misogynie. Leur haine des femmes, a fortiori la haine des féministes, surtout si, *en plus*, elles sont trans ou lesbiennes. Misogynie qu'ils retournent à coups d'accusations de misandrie.

Décidément, une femme qui ne s'asservit pas aux hommes, tant par son attitude que par son expression de genre ou son orientation sexuelle, qui a le malheur de surcroît de ne pas accorder beaucoup d'importance à la supériorité qui leur est due, constitue un affront qui les met dans tous leurs états. Harmange soulève que derrière cette accusation de misandrie se terre l'idée selon laquelle « une femme qui déteste les hommes est aussi dangereuse qu'un homme qui déteste les femmes », comme s'il n'y avait pas, à la base, une structure asymétrique qui justifie la peur ou la méfiance que certaines femmes entretiennent à l'endroit des hommes : « On ne peut pas comparer misandrie et misogynie, tout simplement parce que la première n'existe qu'en réaction à la seconde. » Aussi affirme-t-elle d'emblée détester les hommes. Répondant à un prévisible #NotAllMen, elle renchérit : « Oui, tous. Par défaut, je les tiens très bas dans mon estime. » Ce sont « des êtres violents, égoïstes, paresseux et lâches », qui « nous frappent, nous violent et nous tuent ». Comment aimer les bourreaux, les maîtres qui asservissent, si ce n'est sans une bonne dose de masochisme ? Voilà : celles qu'on appelle misandres sont celles qui ont tourné le dos au masochisme – et aux hommes qui les aiment ainsi. Harmange se fait provocatrice, refusant de céder aux appels à la distinction entre système et individus, bien qu'elle recadre sa posture par la suite : bisexuelle, elle est « maquée avec un mec » (c'est le titre d'un des neuf fragments qui composent le recueil).

Cette détestation, elle provient de la connaissance de ce que les hommes ont fait aux femmes dans l'histoire, ce qu'ils font aux femmes quotidiennement. Savoir mis au jour par des femmes, rappelons-le. Elle repose aussi en grande partie sur la paresse dont Har-

mange les accuse, celle de ne pas participer à l'instauration d'une réelle égalité entre les sexes – voire leur réticence à seulement *s'y intéresser* – et celle d'esquiver « leur devoir : celui d'être un peu moins des purs produits du patriarcat », visant là particulièrement ceux « qui jouissent de leurs privilèges masculins sans les remettre en question ». Ces privilèges qu'ils pourraient utiliser pour formuler des critiques contre la domination masculine, par exemple, et faire plus de

« À quoi ressemblerait mon corps si je n'avais pas cherché à plaire aux hommes gais, si je n'avais pas cherché à me protéger des hommes hétéros ? »

place aux femmes. Pour cela, il faut écouter celles-ci, les lire, les considérer.

Vrai que jusqu'ici, pour atteindre cet idéal qui devrait après tout être partagé par tous-tes, et que de nombreux hommes disent justement partager, la tâche, elle, n'a pas été équitablement assumée : ce sont les femmes qui y travaillent, qui l'endossent, malgré les violences qu'elles encaissent et qui leur sont renvoyées en pleine face chaque fois qu'elles reçoivent des confidences de femmes violentées ou qu'elles ouvrent un journal. Œuvrer, malgré tout. Sans compter qu'outre ce *travail social*, les femmes prennent sur elles les charges mentale et émotionnelle, et qu'on leur enjoint *en plus* de prendre soin d'elles, « dans un processus de mise à jour permanent ». Et on n'a pas encore parlé d'éducation féministe : « derrière chaque homme un peu conscient de son privilège masculin, il y a plusieurs femmes qui ont beaucoup travaillé pour l'aider à ouvrir les yeux ». Admettons que c'est lourd. Heureusement, et Harmange le souligne, certains hommes sont de véritables alliés.

Ces deux essais, qui font résonner une parole radicale, s'inscrivent dans un mouvement d'expression plus large, manifestant un monumental ras-le-bol. S'il y eut un temps où se publiaient de tels pamphlets féministes tous les cinq ans, voilà qu'il s'en publie, dans l'aire francophone, facilement une vingtaine par année – et on ne parle pas du monde anglophone. On pourrait dire qu'un tel mouvement d'expression de rage insolente trouve son origine quelque part du côté de *King Kong théorie*, de Virginie Despentes (2006). Loin des essais de la deuxième vague – pensons à *Ainsi soit-elle*, de Benoîte Groult (1974), ou à *Parole de femme*, d'Annie Leclerc (1974) –, qui insistaient davantage sur la création d'une identité « femme »,

ces textes proviennent d'une souche intellectuelle différente. Mais ne nous enfarçons pas dans les vagues ; ces textes émanent de jeunes féministes, militantes, artistes et intellectuelles, et leur mire est tournée vers les hommes. Le mouvement a percolé, il se démocratise, et de quelques rares femmes qui prenaient la parole, elles sont aujourd'hui nombreuses à publier des essais éminemment personnels qui, partant de l'expérience vécue, débouchent sur des réflexions partagées. Entre les vagues et les ressacs, la misogynie ne s'atténue pas, elle résonne tous les jours sur les réseaux sociaux ; ces autrices en font d'ailleurs les frais, à coups de menaces de viol et de mort. Même s'il y a des avancées réelles, les résidus, eux, sont nombreux et structurent encore la vie sociale comme nos psychés. Nos imaginaires sont non seulement colonisés, mais ils sont aussi pollués par ces rapports de domination dont nous tardons à nous défaire.

Dans ce mouvement actuel, on pourrait inclure aussi bien les essais de Rebecca Solnit et d'Erin Wunker, d'Alice Coffin et de Carolin Emcke, de Bertouille Beaubec et de Roxane Gay, que divers collectifs, dont *Libérer la colère* et *Libérer la culotte*. Ce ne sont certes pas les premiers – ni les seuls – textes à discuter de questions féministes, croisées avec le corps, le genre, la sexualité, la pensée décoloniale, etc., mais on assiste à une effervescence éditoriale autour de ces thèmes – notons la création récente d'une collection féministe aux éditions Points. Dans tous les cas, implicitement ou explicitement, ce qu'ils font entendre, c'est un appel à imaginer des « formes de masculinité qui ne suscitent pas la peur », à se débarrasser des oripeaux d'un vieux patriarcat. En exergue de l'essai de Shraya, les paroles d'Ursula Le Guin : « dans cette société barbare, quand les femmes prennent la parole, c'est qu'elles résistent ». Or la barbarie est bien vivace. Mais la résistance aussi. Les autrices invitent à imaginer le monde autrement : « À quoi ressemblerait mon corps si je n'avais pas cherché à plaire aux hommes gais, si je n'avais pas cherché à me protéger des hommes hétéros ? » se demande Shraya. Que serions-nous si nous n'avions pas dû, tous-tes, faire face à cette violence, à ce mépris, à l'homophobie, à la transphobie ?

Ce que les essais de Shraya et d'Harmange traduisent, au-delà du concret de la haine et de la peur, c'est bien que, pour les femmes, il reste difficile de se penser – et de vivre – hors de cette violence qui les menace. Avoir peur des hommes ou les détester... quelle est la meilleure métaphore pour faire entendre le ras-le-bol des femmes envers les hommes, qui, pendant que les femmes rament comme des perdues pour faire avancer l'égalité, regardent ailleurs ? On ne tranchera pas, sinon pour dire qu'en fin de compte, cette forme de misandrie est une belle occasion de créer un dialogue, même enflammé, avec les hommes.

Je dédie cette critique à la mémoire de ma sœur Odile Boisclair, travailleuse infatigable vers un idéal égalitaire, et qui, pour beaucoup de raisons évoquées ici, détestait aussi un peu les hommes. 